L'Abeille

de la Nouvelle-Orleans

Journal Hebdomadaire

Fondée le 1er Septembre 1827

Publiée par le Times Picayune Publishing Co., au Times Picayune Building, Square Lafayette, Nouvelle-Orléans, Lne., Téléphone Main 4100

Enregistré à la Poste de la Nouvelle Orléans, Lne., comme matière de deuxième classe, conformément à l'acte du 3 Mars, 1879.

En Louisiane et au Mississippi, par an	$2.50
Pour les Etats-Unis, un an	$3.00
Par mois	25c

LE RELEVEMENT DE LA FRANCE

Si un remarquable mouvement de hausse a pu, depuis deux mois se produire à la Bourse, c'est parce qu'il répond à un ensemble de données positives, susceptibles de contrôle et de vérification, fournies par l'examen de la situation économique générale. Ce mouvement de la Bourse de Paris est si peu artificiel qu'il est venu après celui des Bourses de New-York et de Londres et que l'orientation des capitaux vers les valeurs à revenu variable est la résultante de la réduction du prix des capitaux qui s'est produite tout d'abord aux Etats-Unis et en Angleterre. Il est, en somme, une manifestation de la solidarité économique.

A-t-il pris vers le milieu du mois dernier une ampleur un peu exagérée? Il se peut. En tout cas, la retraite de quelques spéculateurs a été en grande partie compensée par l'entrée en scène d'une nouvelle couche d'autres spéculateurs et de la clientèle du comptant qui attend toujours, pour intervenir, que la hausse soit devenue, dans une certaine mesure, un fait accompli.

Ce qui est le plus significatif, c'est que la Bourse ait fait monter nos grandes valeurs nationales,—nous mettons à dessein hors de cause les valeurs à change,—au moment où le problème des réparations s'est encore compliqué et éloigné d'une solution rationnelle. C'est qu'il a paru que même réduits à nos seules ressources, nous pouvions néanmoins tenir bon.

En fait, les dernières statistiques du recouvrement des impôts et du commerce extérieur inspirent une réelle confiance. Le produit total des impôts, des revenus indirects et des monopoles s'est élevé en juillet à 1 milliard 47 millions. Ce chiffre accuse, par rapport aux recouvrements de juillet 1921 une augmentation de 230 millions, soit près de 20%. Il n'est, d'autre part, que très peu inférieur aux évaluations budgétaires sur lesquelles il ne laisse apparaître qu'une moins-value insignifiante de 23 millions. Ainsi donc, l'amélioration du rendement des impôts, déjà constatée dans les situations établies pour les mois de mai et juin, s'est encore accentuée. De ce fait, le rendement du mois de juillet présente un total qui n'avait jamais encore été atteint jusqu'ici; il est, d'autre part, par rapport aux évaluations, le plus favorable qu'on ait enregistré depuis le mois d'août 1920.

Les statistiques du commerce extérieur ne sembleraient peut-être pas aussi encourageantes, si l'on se bornait aux statistiques exprimées en valeurs; mais il est préférable, pour éviter des comparaisons forcément erronées, puisqu'elles reposeraient sur des prix de base extrêmement variables, de se reporter aux statistiques exprimées en quantités, en poids. L'augmentation des quantités de marchandises importées par rapport à 1921 ressort ainsi pour les sept premiers mois à 45%. Elle porte surtout sur les matières premières qui, à elles seules, ont progressé de près de 5 millions de tonnes. Les exportations se sont également accrues en poids d'une année à l'autre, tandis que leur valeur est en diminution. L'augmentation est surtout sensible pour les exportations de matières premières et de marchandises fabriquées: elle est de plus de 2 millions et demi de tonnes pour les premières et de 100.000 tonnes environ pour les secondes. Les sorties de denrées alimentaires sont, au contraire, en recul de plus de 300.000 tonnes.

Il est encore plus intéressant de rechercher où nous en sommes, comparativement à la dernière année normale d'avant-guerre. Or, par rapport à 1913, les importations des sept premiers mois de cette année sont en augmentation de 7 milliards 757 millions de francs et de plus de 8 millions de tonnes et les exportations de 6 milliards 891 millions de francs et de 161,000 tonnes. L'accroissement considérable des valeurs n'est, évidemment, que le reflet de la dépréciation du franc. Mais l'augmentation des quantités prouve que l'activité de notre commerce extérieur est maintenant redevenue à peu près ce qu'elle était avant la guerre. Seuls, les échanges de produits alimentaires, tant à l'entrée —à la sortie, et les exportations de colis postaux sont en diminution; pour toutes les autres catégories et notamment pour les sorties d'objets fabriqués, les quantités sont plus élevées qu'en 1913.

N'y a-t-il pas là de quoi nous inspirer quelque optimisme, surtout lorsque nous voyons comment sévit la plaie redoutable du chômage dans les pays dont les monnaies font prime sur notre franc?—Léon Vigneault.

L'Enseignement du Francais aux Etats-Unis

Je ne voudrais pas m'arroger sur ce sujet une autorité spéciale. Si j'ai, pour le traiter, un titre qui vaille, c'est que je peux dire, avec le philosophe, que je sens deux hommes en moi en parlant de ces deux pays. Car je sais bien qu'en matière de race et de politique, je suis Américain, au point d'en avoir tous les préjugés, mais aussi, ne peut-on pas donner vingt années de sa vie à étudier la vie et la littérature de la France sans arriver à l'aimer comme une seconde patrie.

Vous me dispenserez de commencer ce soir, comme on commence toujours, par insister sur l'importance de mon sujet. Vous êtes tous amis de la France et de l'Amérique, ou vous ne seriez pas ici, et vous êtes aussi, comme tout être raisonnable, amis de la liberté et de la paix mondiale. Dès lors il me paraît superflu, dans cette époque critique, de souligner l'importance de la bonne entente entre les deux plus grandes républiques du monde.

Pourtant il y a une question préalable qu'il ne faut pas laisser de côté. Ou pourrait très bien dire que l'amitié entre la France et les États-Unis est si bien établie qu'un malentendu est invraisemblable. Sans doute il existe entre nos deux pays une amitié fondée aux temps difficiles de la naissance des États-Unis, et dont les liens ont été resserrés aux heures suprêmes d'hier. Sans doute, nous avons les mêmes idées de la liberté et de la paix, et la même horreur de l'agression et de la doctrine de la force. De plus, il n'y a guère entre nous cette âpre concurrence commerciale, qui divise quelquefois les pays les mieux intentionnés. Dès lors les malentendus sérieux devraient être en effet impossibles. Néanmoins la situation qui existe aujourd'hui dans la politique internationale démontre suffisamment les difficultés de maintenir, entre les nations les plus amies, cet accord parfait d'opinion et d'action qui est si nécessaire pour se soutenir, en remontant le chemin tortueux de la reconstruction. Y eût-il jamais plus d'urgence à ce que la France et les États-Unis se comprennent! Ont-ils jamais eu plus besoin d'interprètes fidèles!

Or je suis convaincu que la plupart des Français et beaucoup d'Américains ne comprennent pas les difficultés de faire connaître la vraie France aux Etats-Unis. Il y a une colonie française à New York et en Californie, et des communes qui parlent le français en Louisiane. Il y a aussi quelques Français dans plusieurs grandes villes, surtout dans l'Est. Voilà ce qui donne des idées fausses. Quand un Français vient aux Etats-Unis, il est appelé, neuf fois sur dix, dans les lieux où se trouvent des compatriotes ou des amis. Il est tout naturel, alors, qu'il croie les Français aux Etats-Unis plus nombreux qu'ils ne le sont et qu'ils se trompe sur leur influence en Amérique. Qu'il aille plus loin dans ce vaste pays et il trouvera des centaines de villes et des provinces aussi grandes que la France, où les Français sont presque aussi rares que les merles blancs. Qu'il aille dans la campagne, où demeure la moitié de notre population, et il n'y trouvera pas de Français, ni même des personnes qui aient vu un Français avant la guerre. Il y trouvera peut-être cent Allemands ou cinquante Italiens ou autres nationalités, mais pas un Français.

Voilà pourquoi il a été si difficile de maintenir la connaissance de la France et l'enthousiasme pour ses idées que nous avions au commencement de notre histoire. Voilà pourquoi l'emploi de la langue française et l'intérêt porté à sa littérature ont plutôt diminué avec l'accroisssement de notre population.

Et je ne parle pas ici d'une théorie, je n'avance rien qui ne soit pas bien prouvé. Un de mes élèves, qui écrivait récemment sa thèse sur l'influence française aux Etats-Unis, a examiné, à peu près, tous nos revues et journaux sérieux, depuis la Révolution jusqu'à une date récente, et il a constaté une décroissance régulière dans les traductions du français et dans les articles sur la littérature française, décroissance qui est en rapport avec l'abandon de la langue française aux Etats-Unis, car la même situation s'est trouvée dans nos écoles. Quand on se mit chez nous à l'étude des langues modernes, il y a cent ans à peu près, le français était préféré à l'allemand. Mais avec la grande immigration allemande, cette situation fut bientôt renversée, et avant la guerre, la prépondérance de l'allemand était devenue écrasante. L'enseignement du français tenait un peu mieux dans l'Est, mais dans la plus grande partie du pays, il disparaissait presque devant l'allemand dans les lycées, et perdait du terrain dans bien des universités.

Je vous en citerai un exemple tiré de mon expérience personnelle, quand je suis arrivé, comme chef du département des langues romanes, à l'Université de Wisconsin, il y a dix-sept ans. Eh bien! en dehors de l'Université, dans toute cette province de trois millions d'habitants, il n'y avait pas un seul lycée ou une seule école publique où l'on enseignât un mot de français. Mais on enseignait l'allemand dans plus de deux cents lycées (high schools), c'est-à-dire dans presque tous. J'ai dû remuer tous les ressorts pendant deux ans, pour introduire l'enseignement du français dans la plus grande ville de cette province, une ville de cinq cent mille habitants.

Et le cas que je vous cite n'est pas exceptionnel. Il est malheureusement trop typique de ce qui se passait dans le plus grand nombre de nos provinces.

Enfin, ce qui était encore plus regrettable, c'est que l'enseignement du français était assez souvent donné par des professeurs qui n'avaient aucun intérêt à le faire réussir. Savez-vous, par exemple, qu'avant la guerre, les Allemands qui enseignaient le français dans nos lycées et dans nos universités étaient plus nombreux que les Français! Et je ne veux pas imputer toujours cette malheureuse situation à nos administrateurs. Il ne se trouvait pas assez de Français pour faire ce travail.

Mais c'est assez vous montrer les jours difficiles par où sont passés les apôtres des idées françaises, et passés, comme je l'espère, pour n'y plus retomber. Je voudrais montrer l'autre côté de la médaille. La grande guerre a subitmeent changé tout cela. Avant la guerre même, une renaissance certaine se manifestait dans l'enseignement du français. Dans notre université, par exemple, l'année avant la guerre, les élèves de notre département étaient plus nombreux que les élèves du département allemand. Et la guerre commencée, les étudiants se sont, partout, portés en foule dans les cours de français. En une année la situation a été complètement renversée, dans tous les Etats-Unis. Dans notre province, aujourd'hui, il y a plus de cent lycées qui enseignent le français et très peu qui enseignent l'allemand. Dans notre département, à l'université il y a plus de quatre mille étudiants, et dans tous les Etats-Unis, il y a des millions de nos jeunes gens qui étudient le français, et ce sont les jeunes gens qui auront bientôt l'influence la plus grande dans la vie sociale et politique.

Pourtant nous avons encore des problèmes sérieux à résoudre, si nous devons faire connaître la vraie France à cette jeunesse. Il a fallu improviser à la hâte en enseignement pour des étudiants dix fois plus nombreux. Bien souvent les nouveaux professeurs n'étaient pas suffisamment préparés, ou ils n'avaient pas intérêt à réussir, car il reste toujours des professeurs allemands, ou d'autres, qui ne connaissent pas, ou qui n'aiment pas la France! et cela en dépit de tous les efforts pour l'empêcher.

Je vous citerai encore un exemple de cet état de choses, qui montre comme il était difficile d'éviter cette faute. Aux premiers mois de la guerre, notre université a donné treize de ses professeurs de français aux services de l'armée. Cependant dans ces mois justement le nombre de nos élèves doublait, et il nous a fallu chercher partout des instructeurs. Mais à ce moment le département allemand avait une quinzaine de professeurs sans élèves, au désespoir de l'administration, et quelques-uns de ces professeurs savaient bien le français. C'est alors que notre président et le doyen qui étaient, il faut le dire, très amis de la France, me prièrent de recevoir dans mon département deux ou trois de ces professeurs allemands, et je ne suis pas sûr qu'ils m'aient entièrement pardonné mon refus encore aujourd'hui et je sais bien que quelques collègues allemands me gardent toujours rancune d'avoir été intransigeant à cette occasion.

Eh bien! cette situation se trouvait un peu partout, et souvent les départements de français n'avaient pas assez d'autonomie pour se défendre.

Néanmoins nos administrateurs ont été avertis de ce danger, et ils l'ont évité quand il était possible. A une réunion de la société nationale des professeurs des langues modernes, quelques professeurs de français ont fait voter une motion qui signalait ce péril et qui créait un comité pour aider à trouver des professeurs qui fussent à la hauteur de leur tâche. J'ai lu pendant deux années les correspondances entre ce comité et des centaines d'administrateurs de tous les Etats-Unis, et je peux dire que les réponses étaient partout des plus sympathiques. On a reconnu que le vrai caractère et les sentiments de la France avaient été, chez nous, souvent mal compris ou dénaturés, et on a senti partout l'importance de placer dans nos écoles et dans nos universités des professeurs de français qui traduiraient fidèlement et avec sympathie ces idées et ces sentiments.

PROFESSEUR HUGH A. SMITH,
de l'Université de Wisconsin.
(Revue France-Etats-Unis)

D'OU VIENT LE SINGE?

Un garçon vient de lire un journal à sensation, américain.

—Papa, est-ce vrai que l'homme descend du singe?

Le père.—Oui, mon garçon.

Le garçon.—Et de qui le singe descend-il?

Le père embarrassé, répond:

—Le singe descend, mon garçon, du... de... il descend de l'arbre.

TIRPITZ

En 1891, plusieurs officiers de marine allemands se trouvèrent invités à diner par l'empereur Guillaume II. Le repas terminé, une discussion s'engagea sur les moyens de développer les escadres germaniques, alors naissantes. De toutes les opinions exprimées aucune lumière n'avait jaili. Impatienté, l'empereur réclamait une solution immédiate. Un jeune capitaine de vaisseau, que son grade modeste fait se taire jusque-là, prit alors la parole et, avec une aisance prouvant sa parfaite connaissance de la question, exposa à son souverain le programme qu'il avait conçu. Quelques mois après, le commandant Tirpitz était nommé chef d'état-major général de la Marine; six ans plus tard, à quarante-huit ans, il devenait le ministre, et, pendant dix neuf ans, les escadres allemandes devaient se préparer à la guerre sous sa direction.

Né le 19 mars 1849, à Custrin, Alfred Tirpitz était fils de magistrat. Aucun atavisme, aucune vocation bien arrêtée, semble-t-il, ne le tournaient vers la mer. Un camarade se destinant à cette carrière l'entraina: à seize ans, il était reçu "cadet." 1870 le trouva enseigne sur l'un des quatre cuirassés dont se composait la flotte prussienne, et qui demeura bloqué, pendant les longs mois de cette guerre pénible par les escadres françaises et par les glaces. Toute la campagne du jeune officier se passa en longues heures de veille à bord et en monotones exercices d'infanterie à terre.

De 1870 à 1891, Tirpitz se forma. Il eut la chance, lui-même le reconnaît, d'exercer des commandements indépendants. Après deux ans de séjour à l'Académie de Marine, il se spécialisa dans l'étude de la torpille, devint inspecteur de ce service, puis commanda la première flottille de torpilleurs de la marine allemande.

Tirpitz revendique l'honneur d'avoir créé la flotte allemande. Le rôle de l'empereur fut certes important: constamment il s'efforça de réaliser le fameux "notre avenir est sur l'eau" qu'il avait jeté comme programme à l'Allemagne; mais Tirpitz fut l'administrateur patient et tenace qui, modérant souvent les emballements de son maître, forgea et mit au point le très bel instrument dont pouvait s'enorgueillir l'Allemagne en 1914.

Lorsqu'en 1897, Tirpitz fut appelé au poste de secrétaire d'Etat à la Marine, la marine allemande ne comprenait que huit cuirassés, dont quatre sans aucune valeur militaire, une douzaine de garde-côtes, et quelques croiseurs, canonnières et torpilleurs. Le personnel était bon: des officiers de valeur, des équipages soigneusement exercés; mais aucun principe, aucune directive n'avaient servi de base à la constitution de cette marine. Von Stosch, Caprivi, deux des prédécesseurs de Tirpitz, avaient su créer un embryon de flotte; sous leur direction l'instruction des états-majors, l'entraînement des matelots avaient été poussés à un très haut degré de perfection, mais aucun d'entre eux n'avait su concevoir le rôle de cette flotte, évaluer le nombre des escadres nécessaires à la politique allemande, ni realiser le programme de constructions navales qui logiquement devait en découler.

Ce fut là le grand mérite de Tirpitz. Pangermaniste ardent, il voulut faire de l'Allemagne le plus grand empire du monde et un empire maritime. "La force navale seule permet de faire une politique mondiale." écrivait-il en 1895 en constatant que la politique continentale de Bismarck n'avait pas compris l'importance de la puissance navale. Son ambition était aussi celle de Guillaume II; tous deux pour arriver à leurs fins, entreprirent d'entraîner le grand public et Tirpitz fut l'animateur de ces campagnes d'opinion, de ces mouvements d'enthousiasme populaire qui groupèrent un million et demi d'Allemands dans une florissante Ligue Navale et grâce auxquels un pays éminemment continental devait être transformé en une grande puissance maritime.

Ce marin que l'empereur avait distingué, mais que le public, le Parlement ignoraient lorsqu'il parvint au pouvoir, avait, en effet, un sens politique profond. Maniant le Reichstag avec douceur mais fermeté, toujours amène et souriant, cet homme fort, à la longue barbe flottante, avait le don de se faire écouter.

Son premier projet, déposé en 1897 et à réaliser en six ans, prévoyait dix-neuf cuirassés, huit garde-côtes, douze grands croiseurs, trente croiseurs légers... Mais ce premier programme n'était pas voté qu'un second était étudié et mettait à profit l'émotion soulevée en Allemagne par la guerre anglo-boer, et le mouvement d'anglophobie suscité par la saisie de vapeurs allemands par les divisions britanniques. Von Tirpitz (l'empereur l'avait anobli l'année précédente) déposait et faisait adopter la loi du 20 juin 1900 qui doublait le programme précédent: quarante cuirassées, quatorze grands croiseurs et trente-huit croiseurs légers... En 1906, six grands croiseurs supplémentaires étaient votés; en 1911, un amendement fixait à quarante et un cuirassés, vingt croiseurs de bataille, et quarante croiseurs légers, le nombre des bâtiments devant être en service en 1920.

Le "Groos-Admiral" von Tirpitz mettait au point des escadres parfaitement homogènes lorsque la guerre éclata. Il la vit déclarer sans enthousiasme. Peut-être s'était-il rendu compte des défauts de la machine de guerre allemande; peut-être aussi regrettait-il que son programme ne fût pas entièrement achevé.

Dès le début de la guerre, Guillaume II l'a confiné dans ses attributions de ministre et s'est réservé le commandement suprême. En réalité celui-ci n'existe pas; quatre services se le disputent, et, seul à vouloir la bataille en haute mer, von Tirpitz s'aigrit devant les obstacles contre lesquels il se bute et qu'il ne peut surmonter. Vainement plusieurs de ses fidèles essayèrent d'arracher à l'empereur sa nomination au commandement en chef des escadres; désespéré, il offrait sa démission le 12 mars 1916 et celle-ci était acceptée quelques jours plus tard.

Ce qu'il reprochait surtout à l'empereur et à son chancelier, c'était la façon dont était conduite la guerre sous-marine. En réalité, celle-ci fut déclarée le 18 février 1915, sans qu'il ait été consulté; mais tout de suite von Tirpitz la considéra comme une réponse naturelle au blocus édicté contre l'Allemagne par la Grande-Bretagne, et, du jour où elle apparut comme le seul moyen de détruire la puissance navale anglaise, il la voulut implacable. C'est pour bien marquer cette idée qu'il se retira devant le refus de l'empereur d'ordonner, dès mars 1916, la guerre sous-marine sans restrictions. Sa haine contre l'Angleterre lui fournissait les arguments pour la justifier; son seul regret était que l'Allemagne n'eût pas trouvé un chancelier à poigne pour résister à la pression des notes américaines.

Tel était l'homme qui a fait la grandeur de la marine allemande, et dont la mémoire est presque universellement maudite. La guerre sous-marine ne s'évoque pas, en effet, sans le long cortège d'atrocités qu'elle a fait commettre. Amer et désabusé, Tirpitz, au moment de clore ses mémoires, s'écrie: "le peuple allemand n'a pas compris la mer!" Il est permis d'en douter à l'heure où l'on peut voir le pavillon allemand reparaître sur toutes les mers, et lentement, mais implacablement, repartir à la conquête des grandes routes maritimes.—H. Le Masson.

LES CHANGES

Pendant la deuxième quinzaine de juillet et les premiers jours d'août, les variations des cours des changes à New York ont été peu accentuées. Le marché a, dans son ensemble, fait preuve de fermeté, et certaines devises européennes ont même enregistré un léger gain. Seuls, le franc français et le mark ont fait exception, et se sont de nouveau notablement dépréciés. Comme nous l'avons déjà signalé dans une précédente chronique, la solidarité de ces deux devises s'affirme chaque jour davantage, et, bien que faisant preuve de plus de résistance, le franc se trouve entraîné par la dépréciation continue de la monnaie allemande.

La livre sterling qui valait $4,42¼ au début de juillet, s'est élevée progressivement jusqu'à 4,46⅜ le 7 août. Le 15 elle était cotée 4,46½.

La note relative aux dettes interalliées, qui a été envoyée par Lord Balfour à la France, à l'Italie et aux autres débiteurs de la Grande-Bretagne, semble surtout avoir été rédigée à l'intention des États-Unis. Le Gouvernement britannique y rappelle que le montant de ses créances est de 1,300 millions de livres sur les Alliés, de 650 millions sur la Russie et de 1,450 millions sur l'Allemagne. D'un autre côté, la Grande-Bretagne doit 850 millions de livres aux États-Unis.

Le Gouvernement aurait consenti, et consentirait encore, à faire remise des sommes qui lui sont dues, si la question des dettes interalliées faisait l'objet d'un réglement international. Malheureusement, les États-Unis ayant invité le Royaume-Uni à payer les intérêts dus depuis 1919 et à consolider les emprunts faits pendant la guerre, ce dernier se déclare dans l'obligation d'exiger des remboursements de ses débiteurs. Toutefois, il résulte des termes de la note que l'Angleterre n'aurait pas l'intention de réclamer plus qu'il ne lui est nécessaire pour payer son propre créancier. La politique que poursuit le Gouvernement britannique consiste à abandonner sa part des réparations allemandes et à annuler, au moyen d'une vaste transaction, tout l'ensemble des dettes interalliées.

Des nouvelles reçues de Washington, il résulte que la communication de Lord Balfour n'a pas été très bien accueillie aux États-Unis. On l'a considérée comme inopportune, à une époque où les luttes électorales sont particulièrement vives. Mr Mellon, secrétaire du Trésor, et président de la commission chargée du réglement des dettes des Alliés envers les États-Unis, semble être d'avis que la commission doit continuer ses pourparlers pour obtenir le remboursement intégral de ces dettes, sans tenir compte des nouvelles dispositions de la Grande-Bretagne à cet égard. Mr Mellon a d'ailleurs rappelé que l'Angleterre avait reconnu sa dette de guerre envers les États-Unis, et qu'elle avait annoncé qu'une mission financière serait envoyée, en septembre, à Washington pour discuter les termes d'une convention fixant les bases du payement.

Le florin hollandais a passé de 38,43 cents fin juin, à 38,62 cents fin juillet et à 38,90 le 15 août: tandis que la couronne suédoise s'est avancée de 21,35 cents au début de juillet à plus de 26 cents dans les premiers jours d'août. Par contre, le mark ne valait plus le 15 août que 0,10 cents contre 0,16 cents à la fin juillet et plus de 0,30 cents en juin.

Le franc, qui était coté plus de 9 cents au début de juin, est tombé jusqu'à 8,14 cents à la fin de juillet. Dans les premiers jours d'août, sa dépréciation s'est encore accentuée, malgré l'impression favorable qui s'est dégagée des premières entrevues de la mission Parmentier avec les représentants du Trésor américain, au sujet du règlement de la dette de la France envers les Etats-Unis et le 15 août un franc ne valait plus que 8,03 cents. La commission américaine des dettes a désiré connaître exactement la situation économique et financière de la France, et son président, Mr Mellon, a demandé à M. Parmentier de lui fournir un certain nombre de chiffres qu'il doit soumettre aux membres de la Commission pour étude.

Pendant la préparation des notes, M. Parmentier s'est rencontré avec MM. Gilbert, sous-secrétaire d'Etat au Trésor, et Philbin, du Bureau des Prêts de guerre, qui lui ont transmis les questions de la commission sur les points au sujet desquels elle désire des explications. Il semble que le Départment du Trésor considère les dettes française et anglaise comme entièrement distinctes; et il est probable que les négociations avec la France seront terminées avant l'arrivée de la délégation britannique.—J. Décamps.

L'HOMME PEUT-IL

PROVOQUER LA PLUIE ET EMPÊCHER LA GRÊLE?

Depuis plusieurs mois, les journaux américains et anglais mènent grand bruit autour des essais de production artificielle de la pluie poursuivis par M. Charles-M. Hatfield, aux Etats-Unis et au Canada. Comme on devait s'y attendre, il s'agit simplement d'un bluff. Aussi, sous la critique raisonnée d'un météorologiste expert, M. Harold Jeffrays, ces nuages imaginaires viennent de crever... sans avoir arrosé la moindre parcelle de terre transatlantique!

Helas! que d'humains tentèrent en vain de dompter les fougueux coursiers du char de Poséidon, depuis les philosophes de l'antiquité jusqu'aux sorciers nègres qu'on rencontre encore aujourd'hui parmi les populations arriérées du centre de l'Afrique ou jusqu'aux rain-makers contemporains d'Australie et d'Amérique, ces "faiseurs de pluie," comme ils se nomment, se vantent de répandre à volonté des ondées bienfaisantes sur les champs et ils trouvent parait-il, de bons clients parmi les fermiers de leurs pays! En France, nos madrés paysans ne se laisseraient pas prendre aux billevesées de tels charlatans. Quant à nos savants, voilà une soixantaine d'années qu'ils étudient le problème—sans d'ailleurs l'avoir résolu!

Le fermier météorologiste français qui s'en inquiéta sérieusement parait être notre compatriote Charles Le Maout. Dans plusieurs mémoires et dans un ouvrage intitulé les Canonnades de Sébastopol (1854), il prétendit que les grandes explosions déterminent la condensation des vapeurs aqueuses de l'atmosphère et qu'en particulier des tirs très violents d'artillerie peuvent amener des chutes de pluie à des distances de plus de mille lieues. Toutefois, les observations faites, au cours de la grande guerre, permettent d'affirmer que jamais le canon n'a déterminé la plus petite averse, lorsque les conditions atmosphériques ne la laissaient pas prévoir. Comme l'avance le lieutenant Baldit, le service météorologique aux armées put, en effet, prédire la veille des grandes canonnades, toutes les journées pluvieuses enregistrées. On fit, par exemple, les 3, 7, 15 et 16 mars 1916 des constatations, absolument typiques à cet égard, sur le front de bataille.

De son côté, M. Hatfield poursuit la réalisation de son rêve depuis plus de vingt-cinq ans soit à San-Diégo (Californie), soit aux environs de Dawson City (Klondyke), soit au cours de l'été 1921 dans le nord-ouest canadien près de Calgary, de Médicine Hat (Alberta) et ainsi que sur les rives des nombreux lacs du Saskatchewan.

Les installations de M. Hatfield ne sont pas compliquées; elles comportent, selon les cas, une, deux, trois, quatre ou six tours métalliques élevées de 7 m. 50 au-dessus du sol et supportant chacune un réservoir, rempli d'un composé chimique dont l'inventeur garde jalousement le secret. Cette substance possède de merveilleuses propriétés puisqu'elle doit attirer tous les nuages sis à proximité et les précipiter à l'endroit désiré. Effectivement en 3 mois, de mai à juillet dernier par exemple, on recueillit 4,8 pouces (12 centimètres), d'eau à Medicine Hat.

Le rusé compère avait, d'ailleurs, bien pris ses précautions. D'après un contrat passé avec l'Association d'agriculture des Etats-Unis, celle-ci s'engageait à lui verser 4,000 dollars s'il faisait tomber du ciel le centimètre d'eau dans le temps donné. Quoique l'intervention du pseudo-savant ne comptât pas pour grand'chose puisque la moyenne des pluies à Medicine Hat atteint normalement 6,1 pouces durant le trimestre considéré, il toucha la forte somme.

Pour le moment, on peut donc dire avec assurance que l'homme n'a encore arraché ni à Neptune, ni à Eole, le sceptre de leurs empires! Nous ne savons pas beaucoup plus empêcher la grêle de hacher nos blés ou nos vignes. On se rappelle qu'il y a une vingtaine d'années, M. Vermorel, de Villefranche ainsi que divers ingénieurs italiens et autrichiens, entre autres MM. Maggiora et Bianchi, de Turin, préconisèrent divers types de canons grélifuges établis, à poste fixe, près des récoltes à défendre. On partageait le terrain en une série de secteurs d'environ 25 hectares, au centre de chacun desquels on disposait un de ces engins, qu'on mettait en batterie à l'approche des orages.

Le modèle le plus répandu de ces canons spéciaux comprenait un trépied en fer ou en bois supportant une culasse mobile; on y introduisait la poudre et une cartouche de fulminate, frappée par un percuteur, déterminait l'explosion.

Un pavillon conique en forte tôle surmontait les diverses pièces du canon proprement dit, enfermé dans une petite cabane, afin de le mettre à l'abri des intempéries. Grâce à cet appendice, les gaz de la combustion s'échappaient sous forme d'un anneau ou tore animé d'un mouvement giratoire et, selon les promoteurs de la méthode, ces couronnes gazeuses devaient modifier l'état électrique des nuages jusqu'à 400 mètres. Si bien on déclanchait des tirs convenablement réglés, l'aérage allait éclater plus loin, épargnant ainsi le voisinage immédiat. Malheureusement les résultats constatés ne répondirent pas aux espérances des pacifiques artilleurs.

Dans le Beaujolais, le Mâconnais et le Bordelais, quelques postes de canons paragrêles subsistent encore, mais néanmoins l'emploi de ces inefficaces appareils diminue de plus en plus. Les niagaras électriques du comte de Beauchamp ou paratonnerres spéciaux formés par un conducteur de grande capacité, en relation avec une nappe d'eau souterraine, ne paraissent pas avoir eu plus de succès et nos agriculteurs attendent encore l'invention capable de sauver leurs recoltes d'un des plus redoutables fléaux météorologiques.—Jacques Boyer.

ELOGE DU VIN

Je ne crois pas avoir ni mérité la réputation d'être un ivrogne, et, aussi bien, j'appartiens à une génération qui a perdu l'habitude de tenir ses assises dans les cafés.

Si nous sommes partisans du retour aux études classiques et de l'enseignement du latin, ce n'est pas que l'expression inter pocula nous apparaisse une règle de conduite nécessaire; et ce n'est pas forcément au fond des verres que doivent se trouver l'inspiration et le genie...

Mais de là à approuver la vague de sécheresse qui semble vouloir s'abattre un peu partout et qui, des Etats-Unis a failli gagner la Suède, non, cent fois non: nous sommes trop Français pour cela, et nous ne pouvons pas oublier, car ce serait absurde et quasi impie, que le Français de France est aussi le Français de la Champagne, de la Bourgogne, du Bordelais...

Lorsque maître Adam Billaut, menuisier de Nevers, s'en va visiter sa petite vigne des Montapins, écoutez-le entonner sa fameuse chanson à boire:

Aussitôt que la lumière
A redoré nos coteaux...

C'est d'abord une action de grâces au Créateur qui fit, chez nous, sur ces bords de Loire, la terre si complaisante et maternelle, et prête à nous offrir, avec un sourire, la lourde grappe, délicieuse et charmante, et son jus divin...

Ils n'en ont pas en Suède, et c'est bien ce qui les chiffonne, ils n'en ont pas de celui-là!...

L'erreur malhonnête, c'est de prétendre à confondre dans un égal mépris, dans une même réprobation, ce bon, ce brave vin, avec je ne sais quel affreux poison, quel alcool frelaté et justement redoutable...

Mais notre vin de France est comme le sang pur qui coule dans les veines d'un homme gaillard, solide et bien portant. Ce vin-là n'a jamais fait de mal à personne, et les Suédois s'en sont tout de même avisés au dernier moment et fort à propos.

L'excès en tout est un défaut, cela qui est vrai de l'usage du vin, est également vrai de l'interdiction dont on le menace.

Et il en est un peu des théories anti-alcooliques comme des théories pacifistes; il ne faut pas plus nous priver de notre sécurité et de notre force que de notre joie et de notre santé: mais est-ce à dire, pourtant, que nous souhaitions la guerre, ou que la guerre ait été gagnée uniquement grâce au "pinard?"—Franc-Nohain.

Le bavard dit tout ce qu'il sait,
L'étourdi ce qu'il ne sait guère,
Les jeunes ce qu'ils font, les vieux
ce qu'ils ont fait
Et les sots ce qu'ils veulent faire.